

Si Dieu est bon, pourquoi la souffrance ?

Conférence de philosophie de M. Michel Mahé lors de la soirée au Ninkasi de Tarare le mercredi 9 octobre 2019

La question de la souffrance, de la mort ; un scandale. Il y a souffrance et souffrance. Des souffrances auxquelles on se fait très bien, pourvu qu'elles ne durent pas trop longtemps ; des souffrances qu'on s'inflige parce qu'elles sont le sas de certains plaisirs, satisfactions, joies.

Mais des souffrances qui paraissent injustes, insupportables, scandaleuses, d'autant plus quand elles frappent des personnes bonnes, qui ne paraissent pas le mériter, des enfants, les fils pour les pères, etc. Peut-on établir une hiérarchie objective des souffrances ? Peut-être, encore que, subjectivement, des accidents apparemment moins intenses peuvent avoir des conséquences extrêmement douloureuses.

Il s'agira ici des souffrances qui entraînent l'incompréhension, le désarroi, la révolte, contre Dieu : Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? Qu'a-t-il fait pour mériter ça ? Si Dieu existe, s'il est bon, s'il nous aime, s'il est amour, pourquoi cette souffrance qu'on ne réserverait, tout au plus, qu'à son ennemi ? Anecdote et réaction de la grande Thérèse : Un jour qu'elle s'était blessée à la jambe après une lourde chute, elle dit à Jésus : *“Seigneur, après tant d'ennuis, il faut que celui-là m'arrive en supplément !”* Il lui répondit : *“Thérèse, c'est ainsi que je traite mes amis !”* Et elle : *“Pas étonnant que vous en ayez si peu !”*

Ce qui fonde la question, l'apparente impossible conciliation entre Dieu, toute bonté et toute puissance et l'existence du mal.

Quelques pistes pour voir ce qu'il en est, notamment si le fait de la souffrance est la preuve rationnelle la plus convaincante de l'inexistence de Dieu ou du moins d'un dieu tel qu'on nous l'enseigne, notamment suprêmement bon et suprêmement puissant.

Le point de vue adopté sera philosophique et non théologique, au sens révélé, bien que la philosophie puisse aussi être 'théologie', naturelle : Dieu peut être considéré par les philosophes ; il y a une véritable connaissance rationnelle de Dieu, quand bien même tous les philosophes ne l'acceptent pas, sans parler des non-philosophes ; une connaissance inadéquate mais juste en sa réduction, même si la philosophie officielle, marquée par Kant, a mené à penser le contraire.

D'ailleurs, à un moment, rencontre inévitable avec la révélation, si l'on veut comprendre certaines intuitions, impossibles à expliciter de façon complète par la seule raison.

Références bibliographiques : *Le problème de la souffrance*, C.S. Lewis ; *Pourquoi Dieu nous fait-il souffrir*, P. Kreeft ; *Le livre de Job*.

Premier point, fondamental : pourquoi dire que Dieu est bon ?

Si nous arrivions à établir qu'il ne l'était pas, cela résoudrait la question, bien qu'on voit mal qui pourrait se satisfaire d'une telle réponse. Cela ne rendrait effectivement pas le scandale plus compréhensible. On affirme que Dieu est bon car la foi nous l'apprend, car il s'est ainsi révélé : le Christ montrant sa compassion pour les hommes souffrants, accueillant tout un chacun avec douceur, dans la Passion qui est la plus grande marque d'amour ; le Fils l'affirmant du Père dont il nous révèle qu'il est amour ; les nombreuses occurrences dans l'AT où il est question de la miséricorde de Dieu, de son amour quasi maternel, etc. Aimer, c'est vouloir le bien de l'aimé. Vouloir le bien n'est-ce pas être bon ?

Mais nous parlons de la Révélation, or, vu plus haut, nous faisons de la philosophie. Or la raison peut établir que Dieu est la plénitude de l'être, l'Acte d'Être. Il est l'être qui est en plénitude. L'être est convertible au bien, au bon : le mal est toujours un défaut d'être ; un être sans défaut d'être, qui est la plénitude de l'être, est un être exempt de tout défaut, donc de tout mal. Rationnellement, nous pouvons établir que Dieu est la plénitude de l'être, donc la plénitude de la bonté. La Révélation nous montre comment se manifeste cette plénitude, qui culmine dans la création, dans l'attitude continue vis-à-vis de l'homme, dans le sacrifice de la Croix. Donc la philosophie peut s'approprier le paradoxe.

Les explications insuffisantes dans l'histoire de la sagesse :

Il y a des propositions dans l'histoire de la philosophie, de la sagesse, pour résoudre ce paradoxe : soit nier Dieu ; soit nier la coexistence de sa bonté et de sa toute-puissance ; soit nier le mal et la souffrance, maintenant ou à la fin d'un processus nécessaire qui justifie le mal et la souffrance. Des propositions fondamentalement insuffisantes (il est incontestable que Dieu existe, et qu'il est pur être, plénitude de l'être, Acte pur), logiquement contradictoires (s'il est pur être, il est alors toute bonté et toute puissance, sinon il lui manquerait quelque chose) ou intellectuellement insatisfaisantes (quand on a nié ou réduit Dieu, a-t-on donné satisfaction au souffrant ? souffre-t-il avec plus de sérénité ?), voire même profondément scandaleuses (lorsqu'on justifie la souffrance d'une manière ou d'une autre, comme une nécessité historique, par exemple. En fait, il semble bien que toute justification rationnelle de la souffrance est finalement scandaleuse, inacceptable, dès lors qu'elle se considère comme suffisante.) L'erreur des interlocuteurs de Job, que Dieu lui-même leur reprochera.

Pas un problème, un mystère :

Voilà le problème : considérer que la raison peut rendre raison du problème de la souffrance. La raison peut expliquer (plus ou moins exhaustivement) les événements (phénomènes) qui se passent dans le monde qui lui fait face. La raison peut expliquer pourquoi, physiquement, psychologiquement, il y a souffrance ; les mécanismes sont (plus ou moins) parfaitement maîtrisés. Mais cela ne résout pas la question de la raison d'être de la souffrance.

Possibilité de parler d'un avertisseur interne, signe d'un déséquilibre, d'une atteinte par un agent agressif. Mais cela ne résout pas le problème du scandale de la souffrance : pourquoi de telles souffrances vécues par de telles personnes, dans de telles circonstances ?

En fait, lorsqu'il s'agit d'expliquer les causes fondamentales, qui ressortent d'un autre niveau de l'être, les limites sont vite là : la question pose bien l'enjeu : un rapport insaisissable (inintelligible) entre Dieu et la souffrance ; irréductible car Dieu, principe de toute réalité dépasse absolument la raison qui n'est pas son principe d'être ; irréductibilité du créateur à la créature – termes 'religieux' pour éclairer ce qui set toutefois une vérité rationnelle. Et si la souffrance ne pouvait pleinement s'expliquer qu'en Dieu ? Alors, ce n'est plus un problème, mais un mystère.

Mystère : Terme d'origine théologique pour parler de Dieu et de ce qui le concerne, qui dépasse les capacités de la raison. Terme à prendre au sens de mystère de la Trinité, mystère de l'Incarnation, de l'Immaculée Conception ; pas au sens de 'Mystère de la chambre jaune'.. qui n'est pas un mystère, tout au plus un problème complexe, finalement résolu. Mystère ne signifie pas quelque chose de confus, de nébuleux, mais une réalité qui ne peut se réduire à la raison. Soit elle le nie et se limite, limite l'être, à sa vision myope, mais de quel droit ? ; soit elle l'accepte en tant que tel, peut progresser mais sera toujours loin de la réponse qui n'est qu'en Dieu.

Approche progressive et prudente du mystère :

La souffrance, et la mort, sont inscrites dans notre nature d'être sensible. Il fallut des dons préternaturels à Adam, des dons accordés par Dieu pour le perfectionner dans sa nature pour permettre la domination de sa raison sur sa concupiscence, pour l'exempter de la souffrance et de la mort ; dons qui furent perdus à cause du péché originel. Pour ne pas connaître la souffrance, il faudrait avoir une nature autre, non sensible. L'homme n'est pas le principe de sa nature, il ne peut en changer, la modifier ; il ne peut se faire autre. Dieu est responsable de notre nature, donc de la souffrance inhérente. La même sensibilité explique les émotions, la joie, l'amour, l'émotion artistique, devant un enfant, etc. Qui accepterait de ne plus les connaître en supprimant la sensibilité ? L'homme devrait-il être un cercle carré (un être sensible sans les dommages de la sensibilité) ? Ne pas avoir créé de cercle carré n'est pas un signe d'impuissance divine. Il s'agit tout simplement de quelque chose d'impossible. Rien ne peut être quelque chose et son contraire en même temps, sous le même rapport.

Dans le registre de la nature, encore : la souffrance, la nôtre ou celle d'autrui, peut être la conséquence de notre nature libre, dotée du libre arbitre. J'ai choisi de commettre telle action qui a provoqué ma, sa, souffrance. Faut-il reprocher à Dieu d'avoir créé l'homme ainsi doté ? Même genre de question que précédemment. Refuser la souffrance pourrait demander de refuser

le libre arbitre. Qui renoncerait à l'usage de son libre arbitre, donc de sa liberté pour en éviter les mauvais usages ? Ne faut-il pas le supprimer que chez ceux qui en font un mauvais usage, comme le fait la justice qui empêche de nuire ceux qui ont mal agi ? Empêcher de nuire n'est pas supprimer le libre arbitre, la nature, qui demeure chez l'emprisonné. En outre, supprimer le libre arbitre, c'est empêcher chacun qui en a fait mauvais usage de pouvoir réparer, s'améliorer. Qui accepterait de son vivant une telle sentence ? Elle adviendra à la mort...

Plus loin dans le mystère :

Utiliser l'analogie : l'analogie est un rapport entre deux réalités qui permet, en analysant un analogue, de progresser dans la connaissance de l'autre, sans pour autant en donner une connaissance pleinement adéquate. Regardons ce qui se passe à notre niveau, que nous comprenons un peu mieux et essayons d'en élever les conclusions au niveau de Dieu, considérant que s'il ne se réduit pas à nous, il ne nous est pas absolument étranger.

Certaines souffrances sont des manifestations de la contrariété de certains projets, certaines conceptions du bonheur. On souffre de ne pas avoir ce que l'on veut et d'avoir ce qu'on ne veut pas. Mais ce que l'on veut est-il vraiment bon pour soi ? Qui peut être sûr d'avoir une vision juste de ce qui est bon, ou pas, pour lui ? Quel père, parent, laisserait son enfant qu'il aime suivre une voie, avoir des fréquentations, etc. que le parent sait pertinemment mauvaise sous prétexte qu'en détourner l'enfant sera source de souffrances, de plaisir, de bonheur, contrarié ? En outre, n'y a-t-il pas des parents qui laisseront leur enfant s'égarer dans les voies qu'ils ont suivies, jusqu'à la désillusion, respectant leur libre arbitre et comptant sur les bienfaits d'une expérience douloureuse, les secourant quand ils jugeront nécessaire de le faire ?

Peut-on penser que Dieu est Père ? Dans la foi, nous savons qu'il est Père. La philosophie nous dit qu'il est principe de l'être, de toute chose, de tout être ; il est intelligence et volonté, il est personne. Analogiquement, on peut considérer qu'il agit comme un père aimant, et peut effectuer les deux types d'actes indiqués. Alors, paradoxalement, la souffrance subie peut-être une manifestation de bonté, d'amour. Bien sûr, il reste ce qui peut apparaître comme une disproportion de certaines souffrances. A revenir plus tard.

A la frontière de cette analogie et de la suivante. Un parent, un éducateur peut sentir que son enfant, son élève vaut mieux que ce qu'il fait actuellement, qu'il est appelé à faire mieux, à être mieux, à être lui-même. Il peut alors le soumettre à des sacrifices, parfois douloureux pour qu'il s'accomplisse, s'épanouisse, devienne lui-même. S'il y a insistance à cause d'une résistance mais parce que parent, l'éducateur pense que cela vaut la peine, ou 'qu'on part de loin', il y aura souffrance, parfois lourde : pour apprendre ce qui n'est pas encore maîtrisé, pour combattre les mauvaises habitudes (habitus), pour épanouir ses potentialités en sommeil. Il est toujours possible à l'autre d'accepter ou de refuser, mais souvent – en famille, à l'école, à l'entraînement

– on n'a pas vraiment le choix, on est pratiquement installé dans un 'contrat'. Et après, lorsque le résultat est là, quelle reconnaissance ; les souffrances sont oubliées.

Et si Dieu, qui est le principe de chacun, intelligence et volonté qui connaît toute chose et ce qu'est fondamentalement telle ou telle personne – dont l'usage mauvais de son propre libre arbitre, l'ignorance de sa véritable nature, du projet divin qui le concerne peuvent avoir nui à l'accomplissement – exerçait une telle action sur nous. Les souffrances, les contrariétés, les malheurs pourraient être les fruits de ce redressement, de ce travail vers l'accomplissement. Certes, ce n'est qu'une analogie. Pas de preuves de sa validité ? Y a-t-il des preuves contraires ?

Il existe des situations où il nous faut accepter la souffrance pour un après meilleur, qui nous fait oublier, voire comprendre et accepter la souffrance.

S'entraîner pour réussir une compétition, obtenir un titre ; suivre un régime pour rétablir une santé compromise ; sacrifier ses vacances pour préparer un examen ou un concours ; accoucher. C'est dur, exigeant, parfois à la limite du supportable, mais, quand cela réussit...

Et si cette existence n'était qu'une préparation, qu'un passage, exigeant, avant une autre existence ? Et si la souffrance était une conséquence d'une mue, de l'adaptation à la nouvelle vie ? Qui n'a pas entendu dire qu'il existait, rencontré, des personnes que la souffrance a transformées ? Et cette transformation ici-bas n'est pas la fin de notre existence actuelle. Si celle-ci n'était qu'un passage vers une toute autre existence qui demande ce douloureux travail de préparation ? C'est toujours une analogie. Pas de preuve ? Des preuves du contraire ?

Encore trop de questions sans réponse :

Demeurent encore à traiter la question de l'intensité, de la proportion de la souffrance ; celle de la souffrance des innocents – l'enfant qui naît avec un cancer qui l'emporte au bout de quelques mois, ou avec un tel handicap (absence d'un organe vital, trisomie létale, etc.) –, des personnes bonnes, méritantes – un jeune parent de famille nombreuse – ; celle de la souffrance des fils pour les pères, des pères pour leurs fils.

Une nature finie.

Ce qui paraît un scandale n'est en fait que l'expression l'ignorance due à notre finitude de créature. Nous avons beau être la créature qui rend la création très belle, nous n'en sommes pas moins créature. Nous croyons savoir, mais nous ne voyons qu'une partie très réduite de l'être. Comme celui qui pense connaître un roman alors qu'il n'a eu accès qu'à quelques pages. Que savons-nous de l'ampleur de notre désobéissance vis-à-vis de la volonté de Dieu, de notre erreur sur le projet qu'il a pour nous ? Que savons-nous du projet total de Dieu qui donne sens à la moindre des petites réalités ? Rappelons-nous la réponse de Dieu à Job (ch. 38 et suiv.).

Une nature déchue.

Le mystère de la souffrance est inséparable du mystère du mal – les souffrances abordées plus haut sont inséparables de la question du mal, qui fait mal agir, qui entraîne de mauvais développements de soi, etc. –, mystère logiquement, donc philosophiquement, incompréhensible : l'existence d'un Dieu parfait, donc suprêmement bon, rend impossible le mal – défaut d'un bien dû – dans la création. Dieu, suprêmement bon, ne peut créer avec un défaut de bien dû. Le mystère du mal, donc celui de la souffrance, est un mystère insondable dont rien ne rend mieux compte que le dogme du péché originel : une blessure dont les conséquences se transmettent par la génération. On peut être révolté par une telle funeste transmission. Mais c'est dû à notre réalité d'espèce, à notre mode de génération, qui nous rend solidaires les uns des autres, qu'on le veuille ou pas. Au niveau des personnes, l'adoption de certains comportements, la contraction de certaines maladies, la consommation de certains produits peuvent entraîner des conséquences définitives sur la santé de la descendance. Au niveau des peuples, la prescription de lois, les décisions politiques, les options économiques peuvent décider de ce que sera la vie des descendants.

La souffrance serait alors une conséquence d'un 'quelque chose' qui aurait conduit les hommes à déchoir et à ne plus connaître la vraie fin de l'existence (plaisir immédiat ou épanouissement spirituel pour un plus tard), à commettre des actes empreints de défaut de discernement sans maîtrise des conséquences ; qui aurait entraîné une dysharmonie de la nature, physique, morale. Non seulement cette déchéance pourrait expliquer la souffrance de la maladie et autres accidents, des actes qui causent la souffrance, en soi, en autrui, mais aussi la préparation douloureuse à un autre monde, libéré du péché. La souffrance serait la conséquence de ce 'quelque chose' qui a nui à la création, qui est allé à l'encontre de la volonté de Dieu, et qui entraîne une exigence de restauration.

Mais alors, si la souffrance est le prix à payer pour permettre cette restauration, cet accomplissement, l'accès au véritable bonheur qui jamais ne périra, ne peut-on pas donner un sens à sa propre souffrance, son malheur, ses contrariétés en pensant qu'elles contribuent à cet accomplissement, en soi, et en autrui, du fait de cette solidarité humaine ?

Nous sommes aux confins du discours de foi chrétienne. Effectivement, n'est-ce pas ce que le Christ, qui a montré l'exemple, demande à ses disciples, de tous les temps ? Mais cet appel résonne avec des attitudes naturellement humaines, quand bien même elles ne sont pas adoptées par tous : des pères, des mères, des frères et sœurs peuvent se sacrifier pour que tel ou tel réussisse et accède à une situation sociale meilleure ; des hommes et des femmes peuvent supporter la souffrance pour que les générations futures connaissent la paix, la liberté ; des hommes et des femmes peuvent accepter de payer, de leur liberté, de leur vie, pour expier les fautes d'autrui, de leurs proches, parents, enfants, concitoyens.

Pourquoi est-ce si dur d'entendre aujourd'hui de tels propos qui passent très mal ?

Car, actuellement, on assiste à un refus de la souffrance, même dans ce qu'elle peut avoir de bénéfique, pour soi, pour autrui. Notre société actuelle recherche l'absence totale de souffrance. C'est certainement pertinent dans certains cas – on n'est pas obligé de souffrir lors d'une opération – mais l'est-ce toujours ?

Il règne aussi un individualisme, un égocentrisme qui exclut toute véritable solidarité, donc quelque sacrifice douloureux pour autrui, a fortiori pour l'inconnu.

On note aussi le refus de penser la fin de l'existence hors de ce monde, de cette existence, du bonheur, du bien-être. Le bonheur ici-bas fut érigé au XVIII^e siècle au rang de droit fondamental et est devenu maintenant le seul horizon.

Enfin, on n'envisage plus de considérer le mystère, non pas que de Dieu, mais aussi de l'être, de l'homme.

Ces développements ne sont pas convaincants ? Qu'importe ! Il avait été dit qu'il n'y aurait pas de réponse de type scientifique – répétable par tous, indubitable – à ce mystère. Mais, à part une simple pétition de principe, il n'est pas possible de les rejeter pour une telle raison.

Quand Dieu est apparu à Job, il comprend, qu'il ne peut comprendre (Jb 42, 1-6) mais il l'accepte, car elle prend un sens par Dieu, manifesté dans sa toute puissance de créateur, qui s'adresse à lui sans perdre de son mystère, de son 'incompréhensibilité'.

Aucune explication, sérieuse, ne pourra permettre de supprimer la souffrance, mais vu dans les développements qui précèdent, qu'il est possible de lui donner un sens.